

Ces jeunes envahis par la peur de l'avenir

Ces dernières années, la crainte de ne pas réussir à l'école ou la peur de l'avenir ont joué un rôle accru dans les troubles psychiques décelés chez les jeunes.

Ils ont peur de ne pas réussir, de décevoir aussi. Depuis quelques années, la pédopsychiatre Marie Rose Moro (1) entend de plus en plus de témoignages de jeunes, entre 10 et 25 ans, pour qui aller à l'école est une vraie souffrance. Les études montrent ainsi que 1 % des jeunes en âge d'être scolarisés souffrent de phobie scolaire. « *Il y a une augmentation réelle des cas depuis cinq ans, affirme le médecin. Le problème, c'est cette course à la réussite qui conditionne tout. C'est comme si ne pas pouvoir être le premier remettait en cause leur vie entière.* »

Une pression qui vient parfois s'ajouter à d'autres facteurs de risques psychiques déjà bien identifiés chez les adolescents comme les changements physiques et hormonaux, les maltraitements ou la pauvreté.

Pour Marie Rose Moro, la phobie scolaire est un trouble caractéristique de notre époque. « *Comme pour tous les troubles psychiques, les causes sont multiples. Mais le fait que nous soyons dans une société où on idéalise les enfants, où l'on est très exigeant avec eux, a forcément un impact, analyse-t-elle. On veut qu'ils réussissent aussi bien, voire mieux que nous.* »

Il arrive aussi que la réussite scolaire vienne « camoufler » un trouble psychique. Les jeunes filles qui souffrent d'anorexie vont être dans le contrôle permanent de la vie, y compris sur le plan scolaire (lire notre reportage page suivante). Depuis quelques années, Marie Rose Moro reçoit ainsi des patientes de plus en plus jeunes. Là encore, la pression, la volonté de maîtrise pourrait être un facteur explicatif. « *Elles semblent quitter l'enfance plus tôt que les générations précédentes, note la pédopsychiatre. Aujourd'hui, l'anorexie mentale touche des petites filles de 10, 11 ans, avant même les prémices d'un changement de corps. Les restrictions qu'elles s'imposent mettent en péril leur développement.* »

Les pédopsychiatres s'accordent à dire que 20 % de la population juvénile souffre de troubles psy-

chiques, comme la phobie scolaire, l'anorexie mentale, la dépression, etc. « *La moitié sous des formes sévères. ils auront seulement besoin d'une aide ponctuelle, avec une consultation chez un psychologue ou un médecin de ville* », précise Bruno Falissard, pédopsychiatre et épidémiologiste (2).

La peur de l'avenir semble jouer un rôle majeur dans une société dans laquelle, en une génération, les mutations ont été fortes et rapides : l'omniprésence du numérique, le dérèglement climatique, des questionnements sur le genre, etc. De quoi bousculer des jeunes en pleine construction.

« *Les ados français ont une représentation beaucoup plus négative de l'avenir que leurs voisins européens, fait en outre observer Marie Rose Moro. C'est inquiétant car lorsqu'ils ont des moments de cafard, des idées suicidaires parfois, le fait de croire en l'avenir permet de dépasser ces moments difficiles dans une période de la vie, où rien n'est figé, c'est le propre de l'adolescence.* »

« Aujourd'hui, l'anorexie mentale touche des petites filles de 10, 11 ans, avant même les prémices d'un changement de corps. »

Dans le même temps, de nombreux progrès ont aussi été faits. « *Notre société a fait des efforts pour que les jeunes aillent mieux, les abus sexuels sont dénoncés, l'inceste condamné. Cela permet de limiter les facteurs de risques pouvant mener à des troubles psychiques graves* », illustre Bruno Falissard. Fort de son expérience de professeur d'université, ce dernier estime que « *globalement, les jeunes vont mieux qu'avant. On attribue beaucoup de maux aux écrans, mais grâce à eux, les jeunes sont aussi plus informés, interagissent davantage et sont beaucoup plus autonomes. Cela joue aussi sur leur santé mentale.* »

Le chercheur est particulièrement attentif à un indicateur essentiel, le taux de suicide, qui a di-



Consultation à l'unité médico-psychiatrique de l'hôpital de Nantes. Burger/Phanie via AFP

Les troubles psychiques révélateurs d'une époque

«Je pense qu'il y a moins de cas graves de troubles psychiques aujourd'hui.»

●●● Suite de la page 13.

minué ces dernières années chez les jeunes. Il atteint aujourd'hui 16 % des décès entre 15 et 24 ans et 20 % chez les 25-34 ans. «Si ces chiffres restent très élevés, la tendance est à la baisse», souligne Bruno Falissard, sans nier la difficulté à décrypter les mouvements à l'œuvre car les «scores» de dépression, dans ces tranches d'âge, ne sont pas bons selon lui. «Il semble qu'il y ait aujourd'hui une dissociation entre le sentiment de mal-être et les passages à l'acte. Je prends un risque en l'absence d'études comparées, mais je pense qu'il y a moins de cas graves de troubles psychiques aujourd'hui.»

«La demande de consultation a augmenté de façon colossale.»

Il reste délicat de faire des comparaisons étayées sur la santé mentale des jeunes, d'une génération à l'autre. «Une comparaison sur vingt ans des données de surveillance n'est pas possible en raison de l'évolution des outils de mesures et des sources de données», explique ainsi Santé publique France. Mais une chose est sûre : il y a vingt ans, on parlait beaucoup moins de troubles psychiques. «Un enfant agité était encore considéré comme un diable ou pire un pré-délinquant, il n'était pas question d'hyperactivité à l'époque», rappelle le pédopsychiatre.

Parce qu'ils sont mieux informés, les parents jouent un rôle de vigie. Et ils guettent parfois à l'excès le moindre changement dans le comportement de leur enfant (lire l'entretien). «La demande de consultation a augmenté de façon colossale. Dans les centres médico-psychologiques, par exemple, elle a augmenté de 50 % en dix ans, témoigne Bruno Falissard. Cela s'explique par la levée du tabou de la souffrance psychiatrique chez l'enfant et puis aussi par l'inquiétude croissante des parents pour leur santé.»

Laureline Dubuy

(1) Phobie scolaire. Retrouver le plaisir d'apprendre, de Laelia Benoit, Aurélie Harf sous la direction de Marie Rose Moro, Vigot.

(2) Soigner la souffrance psychique des enfants, de Bruno Falissard, Odile Jacob.

A la clinique Béthanie, une attention portée aux jeunes adultes

Située près de Bordeaux, cette clinique spécialisée dans les troubles alimentaires accueille les jeunes jusqu'à 26 ans, ce qui est rare en France.



Talence (Gironde)
De notre envoyée spéciale

Suivre les patients au long cours, sans les abandonner en chemin. Tel est l'engagement de la clinique Béthanie de Talence (Gironde), établissement privé qui dispose d'un hôpital de jour pour les adolescents souffrant de troubles du comportement alimentaire (lire les repères). «Nous sommes l'un des rares services spécialisés en Nouvelle-Aquitaine qui accueille des patientes entre 16 et 26 ans, explique le psychiatre Xavier Pommereau. Il y a peu de possibilités de prise en charge avant 18 ans faute de moyens mais après, c'est encore plus compliqué.»

Sur les 50 patientes de l'hôpital de jour, beaucoup sont étudiantes. «Ce sont souvent des jeunes femmes

repères

Les troubles du comportement alimentaire

L'anorexie mentale. C'est un trouble du comportement alimentaire essentiellement féminin, qui entraîne une privation alimentaire stricte et volontaire pendant plusieurs mois, voire plusieurs années.



20 % de la population juvénile souffre de troubles psychiques. Voisin/Phanie via AFP

qui réussissent très bien sur le plan scolaire. Cela peut expliquer le retard de prise en charge, analyse le psychiatre. Car la réussite scolaire est plutôt un critère de "mieux-être", alors que pour ces jeunes, dans le contrôle permanent, travailler, c'est maîtriser, alors elles se réfugient dans le surinvestissement intellectuel.» La structure se trouve un peu à l'écart, dans des préfabriqués, en attendant la fin des travaux dans l'aile qui lui sera dédiée. Ouka, un chien corgi blanc et beige, accueille

La boulimie nerveuse. Pendant une crise, la personne va ingérer une très grande quantité de nourriture sans pouvoir s'arrêter et va très vite chercher à l'éliminer en pratiquant du sport, en prenant des médicaments laxatifs ou en se faisant vomir.

L'hyperphagie boulimique. Comme pour la boulimie, ce trouble se caractérise par des crises de gavage mais sans méthode d'élimination.

les nouveaux arrivants. Dans la salle d'attente, il n'y a que des jeunes filles, l'anorexie mentale étant une pathologie principalement féminine (95 % des cas).

Il en va autrement pour la boulimie et l'hyperphagie qui concernent un tiers de garçons, peu nombreux à consulter. «Ils font souvent des sports exigeants comme des triathlons ou du cyclisme, décrit Béatrice Desprès, kinésithérapeute. Les crises et leurs conséquences passent inaperçues.» Xavier Pommereau dit avoir vu ces pathologies augmenter ces dernières années. «Il existe un lien entre les troubles boulimiques et la société d'hyperconsommation dans laquelle nous vivons», avance-t-il.

À l'hôpital de jour, Alexia (1), qui souffre d'anorexie et d'hyperphagie, vient chaque semaine. Pour elle, c'est un «travail au long cours pour comprendre comment ça marche là-dans». Hospitalisée en 2015, elle a connu des arrêts de traitement avant que la clinique ne l'accueille. «À l'extérieur, je ne peux pas trop en parler, on ne me comprend pas», regrette cette femme de 20 ans.

«On fait un gros travail pour qu'elle puisse supporter ses émotions, négatives ou positives», confie l'infirmière Mary Frugier, qui remarque qu'Alexia parvient désormais à évoquer le décès de sa mère. Il arrive alors qu'elle craque... «mais elle exprime sa tristesse, c'est très important», confie l'infirmière avec bienveillance. Le groupe de musique de la clinique, où la jeune femme chante, a été d'un grand soutien. «On s'investit au-delà de nos fiches de poste, c'est ce qui permet cette relation de confiance», observe le docteur Pommereau, qui joue de la guitare, aux côtés de la kinésithérapeute, bassiste.

Ici, la question de l'alimentation n'est pas omniprésente – même si les soignants surveillent le poids ou la stabilisation pondérale des jeunes. Ce matin-là, elle est absente des discussions du groupe de parole de parents. «Ces échanges m'ont permis de prendre du recul, témoigne une maman. De ne pas voir ma fille que comme quelqu'un de malade.»

Laureline Dubuy

(1) Le prénom a été modifié.

Prochain dossier :
Tout savoir sur les cycles climatiques qu'a connus la planète Terre

Entretien. Pour Patrice Huerre, la tendance à psychologiser les maux des adolescents s'est accentuée ces dernières années.

«Il y a plus de parents inquiets que d'adolescents inquiétants»

Patrice Huerre

Pédopsychiatre, spécialiste des adolescents

Constatez-vous aujourd'hui une tendance chez les parents à « psychologiser » les comportements de leurs adolescents ?

Patrice Huerre : De nombreux parents me contactent parce qu'ils sont inquiets pour leur ado, sont allés chercher des réponses sur Internet. Ils y ont glané des mots techniques qui leur semblent correspondre à la situation qu'ils vivent. Notre indulgence à l'égard de la majorité des adolescents qui vont bien est très faible. Des adolescents vont peut-être répondre à leurs parents, piquer de l'argent, par exemple. Ils peuvent présenter ponctuellement des signes qui pourraient être inquiétants s'ils se répétaient dans la durée. Mais dans le cas de ces adolescents, cinq minutes après, ils ne sont déjà plus les mêmes.

Les parents sont plus inquiets quantitativement qu'il n'y a d'adolescents inquiétants. En dehors de ceux qui sont vraiment malades, beaucoup de jeunes viennent me voir pour rassurer leurs parents et assez vite je propose une consultation tous ensemble.

À quoi est dû ce besoin impératif de réponses des parents ?

P. H. : L'adolescence est souvent un miroir, une surface de projection des angoisses des adultes. Cette tendance à psychologiser les maux des adolescents s'est accentuée ces dix dernières années. C'est lié au fait que l'angoisse des adultes grandit : la peur de vieillir et de mourir, les angoisses économiques. Les adultes ont besoin de mettre dans des cases ce qui les déstabilise. Or, depuis le siècle dernier, les adolescents sont considérés comme des étrangers à nous-mêmes que l'on ne comprend pas. On a tendance à considérer

l'adolescence comme une maladie, qu'il faut prendre en charge, sans faire une autocritique de notre incapacité à guider ces jeunes vers l'âge adulte.

Certains comportements jugés inquiétants sont-ils des passages obligés vers l'âge adulte ?

P. H. : L'adolescence est une création de notre société qui date du XIX^e siècle. Le passage de l'enfance à l'âge adulte a en revanche toujours existé. La puberté est la raison physiologique de quitter l'enfance. Le corps commande, et la tête essaye de suivre. Pendant très longtemps, la société accompagnait ce passage par des rituels. Ces rites de passage n'existent plus, et il n'y a plus de délimitation dans le temps. Aujourd'hui nos repères sont multiples, cela peut-être le passage du bac, le permis de conduire, la vie en couple, etc. Ce flou génère des troubles et fait prendre des risques aux adolescents, en deux-roues ou en pratiquant des sports extrêmes. Certains expérimentent le rapport à leur corps en se scarifiant ou en prenant des drogues.

En faisant cela, l'ado dit : « C'est moi qui choisis, ce ne sont pas eux qui décident. » Tout cela contribue à soutenir l'espoir d'être maître de son destin, mais sans repérages sociétaux, c'est une impasse. Les comportements vont être jugés uniquement négativement et on va en faire une conduite pathologique alors qu'il s'agit pour la majeure partie des adolescents d'une tentative de sortir de l'enfance. L'adolescent a besoin de se confronter à un adulte pour se construire, mais souvent il a de vieux adolescents face à lui. Le principal problème des adolescents aujourd'hui, c'est qu'ils manquent de points de repère.

Recueilli par Laureline Dubuy

L'adolescence n'existe pas, de Patrice Huerre, Martine Pagan-Reymond et Jean-Michel Reymond, Odile Jacob, 2003

le livre



Sous le sceau du secret. Les plis cachetés de l'Académie des sciences

Sous la direction d'Edgardo-D. Carosella, CNRS Éd., 240 p., 25 €

Les philatélistes collectionnent les enveloppes « premier jour » ; les scientifiques, eux, déposent depuis 1735 des plis cachetés à l'Académie des sciences, avec leurs idées, théories et inventions. Bien que ces lettres n'aient pas valeur de brevet, lequel sera officialisé par la Révolution française, elles permettent de prendre date de la découverte. Près de trois cents ans plus tard, l'Académie des sciences continue de recevoir une trentaine de plis cachetés chaque année, et en recensait 18 802 au total début 2020. Si certains sont obscurs et difficilement compréhensibles, voire écrits en langage codé, d'autres dévoilent un éclair de génie ou un pan de l'histoire scientifique, comme le raconte cet ouvrage coordonné par la commission des plis cachetés. On découvre ainsi les premières photographies de micro-organismes, prises par Pasteur en mars 1869, ou encore qu'un industriel stéphanois, Charles Bertolus, a été le premier à s'intéresser aux filaments de tungstène pour les ampoules à incandescence, avant les Hongrois et les Américains.

Seul regret, certains chapitres manquent de vulgarisation, comme celui sur la querelle entre Henri Poincaré et Felix Klein, dont on ne doute pas qu'elle bouleversera les mathématiques mais malheureusement pas le lecteur. Plus anecdotiques, d'autres mises en scène n'ont rien à voir avec les sciences, telle cette « lettre à madame la princesse », « au caractère coquin et inattendu ». « Se trompant d'enveloppe, l'inventeur a dû envoyer le billet doux à l'Académie et l'invention à la femme », envisagent les auteurs. L'invention fut perdue pour la science, mais pas l'histoire d'amour!

Audrey Dufour

chronique



Dominique Lang
Journaliste

Propos électriques

Cinq fois moins. C'est le rapport du nombre de pièces d'un moteur entre une voiture électrique et une voiture ordinaire, thermique. C'est donc bien là aussi qu'une révolution s'opère dans l'usage massif de voitures mues par des batteries électriques, au point que déjà certains grands constructeurs s'inquiètent des pertes liées aux prestations traditionnelles des services d'après-vente qui seront forcément moindres. Mais d'autres difficultés apparaissent. Récemment, un groupe de garagistes a adressé une lettre ouverte à une sénatrice (1) pour demander que, dans l'avenir, ils puissent continuer d'intervenir pour réparer directement les installations gérant les batteries lithium-ion. Car, on l'a peu dit, mais la manipulation de ces installations demande l'intervention d'experts bien formés.

Du coup, pour l'heure la solution la plus immédiate en cas de défaillance du moteur électrique est le remplacement simple et pur de tout le pack de batteries. Une opération qui coûte cher, rappellent les signataires : en fonction du modèle et de la puissance, le montant peut aller de 17 500 à 25 000 €. Un tarif prohibitif qui risque de pousser les consommateurs en difficulté à préférer changer de véhicule à cette occasion. Réduisant à néant les effets positifs du choix d'une voiture de ce type (2). Le pire dans cette histoire est qu'une intervention précise sur les seules pièces à changer limiterait fortement les coûts, comme l'expliquent les artisans garagistes dans leur demande : « La réparation qui se limite le plus souvent au remplacement de quelques cellules serait facturée à partir de 1 500 € chez un artisan de l'automobile spécialisé et dûment habilité. » Ce qui est en jeu, on l'aura compris, c'est le suivi de ces installations – notamment des batteries –, et une gestion saine qui favorise leur usage maximal. Or de nombreux constructeurs automobiles exigent dans leur contrat que les batteries récupérées sur un véhicule sous garantie ne puissent pas être récupérées pour d'autres usages.

On l'aura compris : le défi des véhicules électriques est aussi celui d'obliger la filière automobile à repenser ses réflexes anciens où l'obsolescence des matériels alimentait toute une filière du déchet à grande échelle. Car la longévité d'une voiture électrique bien entretenue peut être de plusieurs dizaines d'années. Les batteries elles-mêmes, si elles perdent de leur puissance au fil des années pour alimenter un véhicule, peuvent être utilement réintégrées comme batteries stationnaires dans des installations domestiques ou industrielles. Un exemple : l'énergie générée par les 4 200 panneaux solaires du toit du stade de football Johan-Cruyff Arena à Amsterdam (Pays-Bas) est stockée dans 150 batteries issues de la filière des voitures Nissan. Les constructeurs automobiles ont commencé à sen-

La longévité d'une voiture électrique bien entretenue peut être de plusieurs dizaines d'années.

tir le vent tourner et proposent désormais de nouveaux projets pour donner une seconde vie à leurs batteries automobiles. Le défi de l'accompagnement de cette filière est colossal : d'ici à 2035, on estime à plus de 700 000 tonnes les batteries à recycler dans des centres de tri spécifiques. Certaines filières industrielles annoncent des taux de revalorisation des matériaux de batterie entre 85 % et 100 %, d'ici à 2025. Derrière les effets d'annonce, il faudra surtout que chacun apprenne à penser autrement son rapport à la voiture et à l'énergie que nous produisons et consommons dans un même cycle à l'avenir.

(1) Lettre ouverte citée par l'Avem, site d'information sur le véhicule électrique et hybride. Avem.fr

(2) Les experts se disputent encore pour évaluer le bilan énergétique de ces voitures. À l'usage en tout cas, un véhicule électrique rejeterait près de huit fois moins de CO₂.